

Thomas qui avait cinq ans...

Édouard Malenfant

Conseiller pédagogique

Institut de technologie agro-alimentaire de La Pocatière

Thomas, qui avait cinq ans à l'époque, est un enfant plutôt influencé par les images. À la télévision, il avait remarqué des enfants qui patinaient sur une rivière et qui semblaient avoir beaucoup de plaisir. Il a vite saisi aussi qu'ils se déplaçaient beaucoup plus rapidement à l'aide des drôles de souliers qu'ils portaient aux pieds. Aussi me demanda-t-il dès que je rentrai à la maison : « Papa j'aimerais ça avoir des souliers qui vont vite sur la glace comme à la télévision ». En bon père de famille efficace... qui a bien digéré les savants travaux de Spock, de Gordon et de Dodson, je me suis empressé d'ajouter le mot « patins » au vocabulaire de mon fils sans cependant donner suite à sa demande. Ce qui ne lui a pas vraiment procuré beaucoup de plaisir...

Mais Thomas est aussi le fils de sa mère... qui est une personne... disons... déterminée. Thomas est donc revenu à la charge pour me demander plus directement de lui procurer des patins.



Nous nous retrouvons donc le samedi suivant tous les deux sur la patinoire du collège où Thomas s'attend à éprouver immédiatement le même plaisir que celui qu'il lisait si bien sur les visages des enfants à la télévision.

Les patins bien lacés, le voilà debout qui commence à douter de leur qualité. Les patins, en effet, à sa grande surprise, ne patinent pas tout seuls... il lui faut les conduire en quelque sorte. Une découverte qui vient jeter un peu d'ombre sur le tableau qu'il avait imaginé. Mais la plus grande déception est survenue plutôt lorsqu'il tenta de poser un pied devant l'autre et qu'il se retrouva les fesses sur la glace avec l'évidence que ses patins ne fonctionnaient pas bien ! Je tentai de lui expliquer qu'il devrait apprendre à patiner... que ce n'était pas naturel, que tous ceux qu'il avait vus à la télévision étaient déjà tombés, comme lui, la première fois, que c'était normal... Sa douleur, que dis-je, sa rage et une bonne partie de son bagage héréditaire le rendirent sourd.

Il consentit, après une longue négociation, à se relever et à accepter enfin que je l'accompagne. Il put constater, la douleur fuyant subtilement, que marcher serait plus prudent que courir avec ce genre de souliers à lames. Il prit rapidement de l'assurance et me demanda de le lâcher après quelques pénibles enjambées...

Deuxième chute ! Déjà le calvaire commençait dans mon cas. D'autres parents, arrivés depuis, prenaient un malin plaisir à entendre mon fils me traiter de père incompetent et de sadique (Thomas a eu une cote 1 à l'objectif « savoir exprimer clairement ses idées » sur son dernier bulletin). « Je veux retourner à la maison », me dit-il sur un ton qui ne laissait pas beaucoup de place à la négociation. « J'haïs patiner », ajouta-t-il en guise de point final !

C'est là que le drame se joue. « Non, lui répondis-je, pas question ! Ces patins-là ont coûté assez cher... Tu vas apprendre. »

Vives protestations de sa part ! Typiques des enfants modernes formés par *Passe-Partout*, qui ont appris à s'affirmer, disons-le franchement, plus jeunes que nous. Bref, un spectacle qui n'avait rien à envier en horreur au délirium tremens et qui prenait de plus en plus la forme d'un argument pour l'avocat de la couronne lorsque la Protection de la jeunesse m'enlèverait la garde de mes enfants...

Mais sans doute ai-je autant de détermination que ma conjointe, et je résistai à cette riposte. Après quelques longues minutes, je parvins enfin au compromis suivant : « Nous quitterons la patinoire lorsque tu l'auras traversée en largeur ». « O.K., mais alors tu vas m'attendre de l'autre côté ! », rajouta-t-il de lui-même au contrat.

Et, pendant les quinze minutes qui suivirent, je regrettai presque mon entêtement. Est-ce si important d'apprendre à patiner si jeune ? Après tout, n'avais-je pas appris moi-même à patiner qu'à douze ou treize ans ? Peut-être lui aurai-je enlevé le goût de patiner à jamais. Quel père cruel suis-je donc ?

J'étais sur le point de revenir sur ma décision lorsque je levai la tête et vis Thomas se relever après sa sixième chute pour faire les trois dernières enjambées qui le séparaient encore de moi. Il me toucha, me regarda droit dans les yeux et me dit naïvement : « Papa, j'sais patiner ».

Si vous aviez pu être là pour lire la joie sur son visage, rougi par l'effort et par la crise qu'il venait de faire à peine vingt minutes plus tôt. La joie de la réussite. La joie d'avoir vaincu la peur, l'ignorance, la douleur. La joie d'avoir grandi, de s'être dépassé. Je ne pouvais pas douter de cette joie.

Il a peu parlé dans l'auto en retournant à la maison. Comme s'il se fût agi d'un moment historique. Comme s'il préparait dans sa tête de petit bonhomme de cinq ans le discours qu'il allait tenir à sa mère, à ses frères. J'ai compris qu'il fallait respecter ce silence. À peine l'auto stationnée, et sans rentrer ses patins avec lui évidemment, il avait déjà franchi le seuil de la porte et criait à sa

mère : « Wow ! C'est super le fun ! ». Antoine, son frère, qui remontait du sous-sol fut assailli lui aussi par les mêmes commentaires. Lui qui n'y comprenait pas grand-chose et qui confondait cette joie avec de la folie...

J'étais moi-même plutôt heureux de la tournure des événements. Heureux n'est peut-être pas le mot juste. J'éprouvais un certain plaisir à savoir que Thomas aimait patiner même si objectivement, et quoi qu'il en pense, il ne savait pas encore vraiment patiner. Je me disais qu'il n'y avait pas beaucoup de plaisirs plus grands que celui-là : éduquer.

À la suite de cette aventure, j'ai découvert que le mot plaisir se définissait par la satisfaction d'un désir et que le mot enseigner

voulait dire originellement indiquer un sens, une direction. J'ai constaté que dans les deux cas, la même relation est en jeu : la relation entre une fin et des moyens. La satisfaction d'un désir est en effet une fin, un but. La notion de sens réfère elle aussi à un but à atteindre, à une destination. Et je me suis dit que nous avions peut-être simplement perdu de vue cette destination, ce but – comme c'était le cas de Thomas pendant qu'il ressentait la douleur provoquée par sa chute – lorsque nous n'éprouvions plus ou que nous perdions ce plaisir à enseigner.

D'où l'importance, l'urgence dans certains cas peut-être, de retrouver ce but, cette fin de l'enseignement ou plus simplement de découvrir son propre but dans l'enseignement. ▣